

## L'effondrement

J'entends d'abord un bruit sourd. Puis je sens cette odeur de brûlé. Et enfin, je vois les flammes hautes qui lèchent nos murs. Les avions repartent, ils ont accompli leur mission. À cet instant, je me sens vide, puis je suis frappé par l'absurdité de cette situation. La chaleur monte dangereusement et mes pensées n'en sont qu'encore plus embrouillées. Je n'esquisse même pas un geste pour sortir, je sais que c'est vain. Et je n'en ai pas envie. Pas envie de revivre encore et encore ce même cauchemar, de voir s'en aller d'autres amis, ou de détruire des vies, pour quelque raison que ce soit. Je disais donc l'absurdité. Comment en étions-nous arrivés là ? Au point de s'entre-déchirer, de s'entre-tuer, alors qu'au fond... Jamais je n'avais vu la situation sous un tel angle. Au fond, oui, ne sommes-nous pas tous des humains ? Mais sommes-nous encore humains, après tant de souffrance et de destruction ? Je ne sais pas, je ne sais plus... Comment avons-nous pu autant nous détester, nous haïr, pour en arriver à se détruire ? Mais il le fallait bien, pour avoir la paix, non ? La paix... Qu'est-ce que la paix ? Je ne sais pas, je ne sais plus... Je fonds, je brûle, je m'embrase à présent, tout n'est que feu et flammes, les fumées me prennent à la gorge. Je pense à mes enfants. Je suis lâche, je les abandonne. J'espère qu'ils sont en sécurité. J'espère, j'espère si fort, qu'eux ils la connaîtront, cette paix, cette véritable paix. Que jamais il ne vivront ce que nous, nous vivons. Je me dis que mourir à présent n'est que justice, quand je pense à tous ceux à qui j'ai fait subir le même sort. Je me calcine, l'immeuble se fissure. Je les abandonne, tous, mes frères d'armes, ma famille, mon pays... Je ne suis pas un héros, je ne les aiderais pas à construire un nouveau monde. Je fuis, et c'est lâche. J'espère que jamais ils ne nous oublieront, que jamais ils ne reproduiront nos erreurs. Personne ne doit tant souffrir. Je pleure, mais avec la chaleur, mes larmes deviennent brûlantes et me mordent les joues. Je voudrais, crier, hurler, partir dignement, mais la fumée m'en empêche. Je ne sais pas, je ne sais plus, où je suis, qui je suis, pour quoi je me suis battu... Peu importe au fond, que ce soit moi ou le voisin. Ou la voisine. Je n'ai pas de voisine. À quoi aurais-je servi ? Je me le demande bien. Je ne sais pourquoi je me laisse ainsi brûler, je réalise que cette guerre nous a bien plus détruit qu'on ne le pense, elle nous a marqué à jamais. Les murs tanguent dangereusement, le toit s'effrite, et les flammes redoublent de puissance. Je regarde la carte ravagée par les flammes qui tombe au sol. Ce monde, qu'en reste t'il ? Les photos disparaissent une à une dans un craquement, emportant le sourire de mes enfants. Je pense à tous ceux que la guerre à emportés, à ceux endeuillés, dont la vie s'est effondrée, et à ceux, qui en reviendront vivants mais traumatisés à jamais. Quel gâchis. Ça y est, les murs s'écroulent, je vacille, je tombe, mes vêtements sont en cendres, ma peau est noire, mais je ne ressens plus rien. Dans un dernier soupir, je murmure leurs noms. Jade et Nao. Et je prie, durant ces dernières secondes, pour qu'ils vivent dans un monde en paix.

Camille Dufrêche, collègue Marc Sangnier, Seyssins 2020.